

# A Bangana,

il y a une "école nomade". Ils l'appellent ainsi parce qu'elle est fréquentée par les enfants des agriculteurs nomades Wodaabe qui y passent la saison sèche. Ce projet veut donner une continuité à une école très fragile mais aussi très aimée des élèves et de leurs parents.



C'était en 2011 quand, avec deux petites associations de Gênes, nous avons réussi à créer une école primaire à Bangana. Après des années et diverses vicissitudes, l'école est toujours là et les élèves aussi.

Pour une école comme celle-ci, également différente de la plupart des écoles d'Afrique rurale par la particularité des élèves, tous enfants

d'éleveurs nomades, c'est déjà une réussite. Mais elle reste une école fragile en raison du contexte géoclimatique, aggravé par le réchauffement de la planète, et du désintérêt du gouvernement pour l'enseignement public, notamment envers les populations nomades.

Ces dernières années, la pandémie de Covid-19 et plus récemment une guerre inattendue en Europe, ont eu et ont encore de graves conséquences sur l'économie et le bien-être de tous et cela touche aussi la solidarité avec les autres, et plus encore quand l'autre est distant et totalement ignoré par les médias de masse. Les élèves de cette école sont vraiment loin de nous, mais ils ont entamé un chemin d'émancipation qui peut les conduire, eux et leur peuple, vers de meilleures conditions de vie sans avoir à tout abandonner et risquer leur vie, comme cela arrive malheureusement pour beaucoup de gens en Afrique et ailleurs .

Pour mener à bien ce projet, nous avons calculé un budget de 2.835 € pour couvrir toute l'année scolaire et c'est l'objectif à atteindre avec ce financement participatif.

## Le budget

Éléments du budget	XOF	€
<i>Cantine scolaire (repas étudiants)</i>	720.000	1.100
Salaire du deuxième enseignant (60 000 XOF par mois pendant 8 mois = 480 000 XOF)	480.000	730
Matériel didactique (livres, craies, tableaux noirs, passe-partout...) pour 30 élèves	230.000	350
Supervision (remboursement des frais de l'interlocuteur local à Dakoro)	200.000	305
Imprévus (frais de santé des étudiants et autres)	230.000	350
<b>Total</b>	<b>1.860.000</b>	<b>2.835</b>

## Les éléments du projet en détail

Cette école, qui compte aujourd'hui [30 élèves](#) répartis dans différentes classes, hors les murs et un enseignant, n'a pratiquement rien de ce que l'on a l'habitude de trouver chez nous dans les écoles primaires et donc les besoins "permanents" ne manquent pas.

- Parmi celles-ci, le soutien à la cantine scolaire est et restera fondamental. Le PAM (Programme Alimentaire Mondial, l'agence des Nations Unies dédiée à l'alimentation) n'approvisionne plus la "cantine scolaire" en raison de la réduction de son budget et les élèves, notamment ceux qui ne résident pas à Banganà, ne peuvent fréquenter l'école que si les parents sont soulagés de subvenir aux besoins de leur propre nourriture. C'est donc un point indispensable auquel doit être dévolue la majeure partie du budget du projet.
- Pour un meilleur fonctionnement de l'école de Banganà, confiée par le gouvernement à un seul enseignant, un deuxième enseignant, éventuellement une femme, est également important, à trouver parmi les filles Wodaabe des autres villages qui ont déjà terminé le collège. Une enseignante serait une grande facilitation pour les filles qui, bien que très déterminées, sont habituées, pour des raisons culturelles, à se comporter avec beaucoup de discrétion et de timidité envers les étrangers, surtout les hommes. Cette enseignante, qui devrait théoriquement être fournie par le gouvernement, en raison du nombre de classes, devra être payée par nous.
- Le budget comprend également un petit ensemble d'outils pédagogiques adaptés à un contexte particulier comme celui de Banganà. Il faut notamment des petits tableaux noirs et des craies pour les élèves et des livres choisis par le professeur parmi ceux disponibles dans la petite ville de Dakoro, à trois heures de piste de Banganà.



La supervision du projet est confiée à M. Hassan Aliou (au téléphone sur la photo), qui est aussi la personne de confiance qui recevra les fonds envoyés périodiquement pour la réalisation du projet à Banganà et Dakoro, en accord avec le COGES. M. Aliou joue ce rôle depuis la création de l'école en 2011.

## L'école de Bangana

Ma relation avec le village/campement de Banganà remonte à 2009, lors d'une mission à Dakoro pour Médecins Sans Frontières. De là la création de l'école en 2011 et l'accompagnement ultérieur.

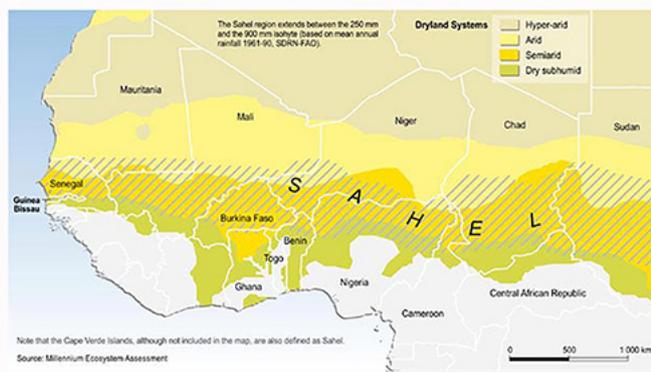


Après trois ans de soutien de l'Association Culturelle Ghazala et de la Compagnia per le V.E.L.E., l'école est devenue publique et continue d'exister aujourd'hui, bien qu'avec beaucoup de difficulté. Tout d'abord, ceux liés au climat « extrême » du Sahel (pluies très rares et erratiques) aggravés par les changements climatiques qui rendent les sécheresses de plus en plus fréquentes et l'élevage nomade du bétail, moyen de subsistance des Wodaabe, de plus en plus difficile. L'aide alimentaire aux élèves devient donc de plus en plus pressante. Viennent ensuite ceux liés à l'état de l'enseignement public dans le pays : manque (ou absence) d'outils d'apprentissage et enseignants démotivés et souvent absents, surtout dans les zones rurales reculées comme c'est le cas de l'école de Banganà.

Ce qui ne manque cependant pas, c'est la forte motivation de la plupart des familles et des élèves, et c'est ce qui fait que l'école existe encore, après presque onze ans. L'école, en effet, est l'outil avec lequel les habitants de Banganà veulent que les Wodaabe et leurs enfants comptent davantage. Ils veulent qu'ils arrivent un jour à Niamey, la capitale, et atteignent des postes importants pour eux et leur peuple. Entre autres, dans cette école les filles ont toujours été majoritaires et sont les plus déterminées à continuer, malgré les difficultés.

## La localisation du projet

La République du Niger occupe la dernière place du classement de l'indice de développement humain établi annuellement par le PNUD (Programme des Nations Unies pour le Développement).



Comme beaucoup d'autres États africains, le Niger ne bénéficie que marginalement des richesses naturelles dont il dispose, qui ont toujours été l'uranium, dont il est l'un des plus gros producteurs mondiaux, et depuis peu le pétrole. Ces deux ressources sont gérées par des pays étrangers, principalement la France, l'ancienne puissance coloniale. Même l'afflux important d'argent européen pour lutter contre le trafic migratoire n'a pas amélioré la situation, et il a

même provoqué l'effet inverse avec l'augmentation des prix qui en a résulté.

Par ailleurs, la situation géographique du Niger le rend particulièrement vulnérable d'un point de vue alimentaire : situé au cœur du Sahel, il bénéficie de pluies rares, localisées et imprévisibles sur les trois quarts de son territoire, ce qui en fait l'un des pays où la malnutrition des enfants est endémique. La saison sèche dure neuf mois, d'octobre à juin, et ces dernières années, les saisons des pluies ont presque toujours été en deçà des attentes et des besoins.

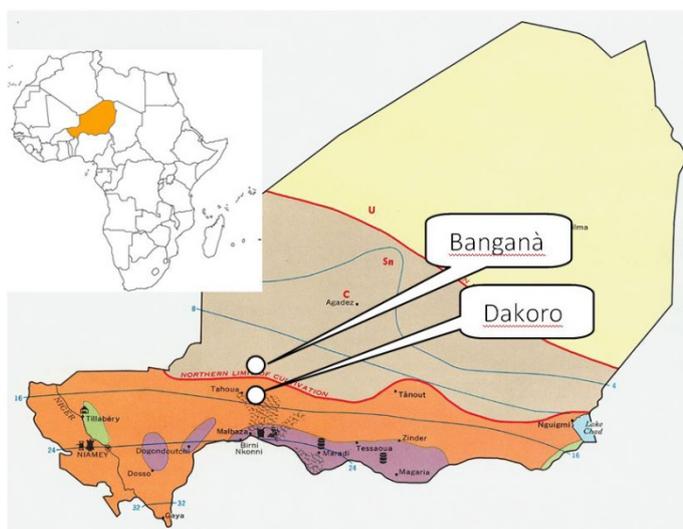
Si l'on considère l'extension du territoire semi-désertique ou désertique (désert du Sahel et Sahara) il est aisé de comprendre que la santé et l'éducation, qui ne sont pas déjà une priorité pour le gouvernement, n'atteignent pas l'ensemble de la population. Cela se produit également parce que le centre-nord du pays est habité par des populations d'éleveurs nomades, en particulier des Touaregs et des Peuls (le groupe auquel appartiennent les



Wodaabe de Banganà) qui ne sont pas pris en compte dans l'allocation des ressources par le gouvernement, ainsi que comme dans d'autres pays du Sahel (Mali, etc.).

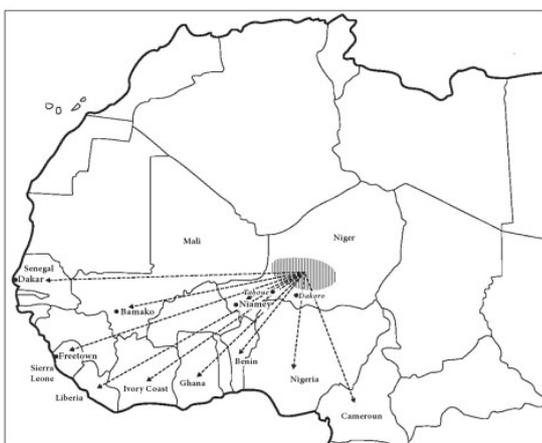
Considérés comme peu fiables et dangereux par les populations sédentaires liées à l'agriculture qui gèrent le pouvoir partout, les éleveurs nomades sont ignorés précisément sous prétexte qu'ils sont nomades. La santé publique les juge inaccessibles et ne gère pas les quelques centres de santé existants et le gouvernement n'ouvre pas de nouvelles écoles car les enfants des agriculteurs ne les fréquenteraient pas. L'école de Banganà elle-même n'a pu voir le jour que grâce au soutien pendant trois ans de deux associations italiennes dont Ghazala, partenaire de ce projet. Toutes les demandes précédentes des habitants avaient été ignorées. Pourtant l'école fonctionne. L'année scolaire coïncide avec la saison sèche et les familles se rassemblent autour du puits permanent, jusqu'à la saison des pluies, lorsqu'elles se déplacent 200 km plus au nord où se trouvent les pâturages. Quand commence l'école, les pluies ont cessé et tout le monde retourne à Banganà.

L'école est située dans une région située au-delà de la limite des cultures, limite établie par le gouvernement pour définir la frontière entre la zone agricole et la zone pastorale et qui est basée sur la pluviométrie annuelle, ici inférieure à 250 mm. Comme les autres villages/campements d'éleveurs nomades de la région, Banganà doit aussi son existence à un puits permanent qui garantit à ses habitants la possibilité d'y passer toute la saison sèche. En fait, seuls les garçons plus grands voyagent plus au sud avec le bétail (zébus et dromadaires). Cependant, cela n'évite pas la malnutrition



endémique dans toute la région qui connaît son pic à la fin de la saison sèche, entre mai et juin. Pour faire face à cela, les familles doivent pouvoir acheter du mil (le principal régime alimentaire) dont le prix augmente inévitablement dans la pire période. Pour avoir

cette possibilité, les mères de Banganà quittent le campement pendant un ou deux mois pendant la saison sèche et se dispersent dans toute l'Afrique de l'Ouest (au Sénégal, au Mali, au Burkina, jusqu'au sud du Nigeria et au Cameroun) pour vendre des remèdes traditionnels à base de plantes pour lesquels elles sont très réputées. Ce sont les femmes mariées qui émigrent vers ce qu'elles appellent « l'exode », emmenant avec elles les plus jeunes enfants. Les filles les remplacent dans les tâches ménagères au village. Fin mai, avec l'arrivée des premières pluies, les familles partent avec leur bétail pour les pâturages, 200 km plus au



nord, vers Agadez. À Banganà, il n'y a que quelques personnes âgées et quelques mères avec de jeunes enfants, ainsi que quelques jeunes pour assurer la sécurité. Mais en octobre, avec la fin des pluies, ils sont tous de retour, juste à la rentrée, et c'est justement cela qui a permis l'implantation d'une école.

Le village/campement de Banganà est situé à trois heures de piste au nord de la petite ville de Dakoro (87.068 habitants en 2017, située à environ 700 km de la capitale, Niamey), dans la Région de Maradi. La piste qui la relie à Dakoro est en grande partie sablonneuse et donc peu fréquentée. Comparé aux autres



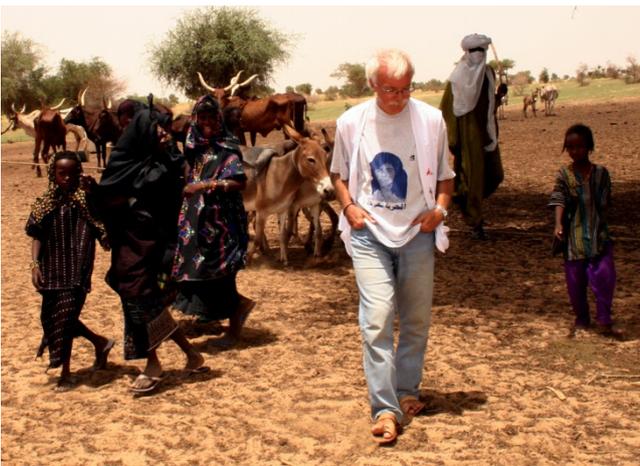
campements Wodaabe de la région, Banganà est plutôt isolé et cela se reflète également dans la vie et les habitudes de ses habitants. Cet isolement a également exclu Banganà du petit circuit d'aide et de soutien qui avait permis à d'autres villages de la région d'avoir une école quelques années plus tôt. À Banganà, lorsque l'école a été créée, personne ne savait lire ni écrire, ni les enfants ni les adultes. Cela ne facilite certainement pas le démarrage et la gestion d'un projet là-bas. Ne pouvoir compter sur rien d'écrit, ni sur un échange de mail rend tout plus "compliqué". Seul le téléphone portable permet de communiquer, mais même dans ce cas la communication n'est que verbale, car aucun des adultes n'est capable de lire le texte d'un message. Les visites à l'école, possibles et fréquentes jusqu'en octobre 2012, ont été suspendues suite à un incident grave : l'enlèvement de six opérateurs humanitaires nigériens et l'assassinat de l'un d'entre eux à Dakoro le 14 octobre 2012.

Depuis lors, la situation sécuritaire dans la région n'a fait qu'empirer. En plus du danger posé par les organisations islamistes maliennes qui rendent les visites des étrangers pratiquement impossibles sans une escorte armée massive, le banditisme local croissant rend également la vie difficile aux Wodaabe. En effet, les embuscades des véhicules de transport collectif quittant les villages les jours de marché ou sur les pistes la nuit sont de plus en plus fréquentes.

En conclusion, l'école de Banganà est, et restera probablement encore longtemps, une école fragile.

Dans ce contexte, nous pensons que poursuivre notre accompagnement et investir, comme le souhaitent vivement les parents des élèves et les élèves eux-mêmes, dans leur éducation devient extrêmement important.

## Qui propose le projet



Je suis Francesco Sincich, anthropologue pour Médecins Sans Frontières (MSF) depuis 2003 avec de nombreuses missions de terrain dans huit pays africains et à Malte. Précisément lors d'une de ces missions, en 2009, au Niger, je rencontre pour la première fois les familles d'éleveurs nomades wodaabe que je continuerai à fréquenter au fil des années (ou à suivre à distance, lorsqu'il ne sera plus possible de faire autrement), jusqu'à aujourd'hui. J'ai également eu le privilège, puisque j'y étais, de participer à la mise en place de l'école de ce projet.

En Italie, à Gênes, je fais partie de l'Association culturelle Ghazala ([www.ghazala.cloud](http://www.ghazala.cloud)) et je suis membre de l'AAICA - Associazione Ambulatorio Internazionale 'Città Aperta' (<https://cittaperta.jimdofree.com/>), une association qui fournit des soins médicaux de base aux personnes exclues du service national de santé, telles que les migrants sans-papiers. Je m'occupe souvent d'immigration et je suis membre de l'AFET - Aquilone ([www.afetaquilone.org](http://www.afetaquilone.org)) une association à but non lucratif qui favorise la rencontre et la collaboration entre les personnes, les familles et les forces sociales, favorisant la solidarité par rapport à tous. Je réalise également des films documentaires depuis 2009 et le premier, réalisé avec une équipe locale, était "Halima et Absatou", un court métrage sur

l'espacement des naissances réalisé pour un programme de santé maternelle et infantile de MSF au Niger. Dès le succès du programme, l'efficacité d'un message véhiculé par des images en mouvement s'est imposée immédiatement et j'ai donc continué à m'occuper de films dans le but de montrer et de faire sentir les gens et les populations qui ne trouvent pas d'espace ou qui, lorsqu'elles y trouvent, elles sont sujets aux stéréotypes et aux clichés coloniaux. Un autre objectif, conséquent au premier, est de montrer des femmes et surtout des jeunes femmes, les moins écoutées, en essayant d'offrir leur point de vue sur les sujets abordés. Le genre est celui des films documentaires ou docu-fiction, car à l'intérieur il y a toujours une petite histoire, qui sert à mieux expliquer le sujet choisi.

## Qui participe

Comité de Gestion (COGES) de l'école primaire de Banganà. Président : Inye Yuguda, Banganà, District de Bermo, Niger

Association culturelle Ghazala, Gênes, <http://www.ghazala.cloud>

Paris Global Forum, Paris, <https://www.parisglobalforum.org>

Pour mieux connaître le contexte, il y a quatre films documentaires

(pour voir le film cliquez sur les titres)



[LOKKOL. L'école. Alwasi et Aikije vont \(également\) à l'école.](#) 2013, 51 min. Tourné dans leur zone de campement et de pâturage, à 200 km plus au nord, il raconte l'histoire de la naissance de l'école et montre la vie quotidienne et les fêtes traditionnelles des Wodaabe.



[LOKKOL 2. Voyage à Niamey.](#) 2017, 42 min. Tourné à Niamey, il raconte le parcours de huit étudiants, petits et grands, du désert à la capitale.



[TOBO. Quatre filles wodaabe à Niamey.](#) 2018, 27 min. Tobo reprend le récit du voyage et devient le protagoniste du film.



[Aikije et Hassana parlent.](#) 2019, 15 min. Les entretiens "à distance" avec les deux élèves les plus âgées qui racontent les difficultés de l'école et des filles à Banganà. Depuis deux ans, un nouveau professeur a redonné confiance aux élèves et aux parents envers l'école et donc aujourd'hui l'entretien avec Hassana n'est plus d'actualité